

JEAN-PAUL

# belmondo



par Robert Chazal

collection

**étoiles**





John Paul Belton



75  
fév 73

160 V  
9090

(1)  
collection **étoiles**



## TABLE DES MATIÈRES

Jean-Paul :  
un jeune homme  
à la hauteur de ses rêves 7

Description analytique  
des meilleurs films de  
Jean-Paul Belmondo 59

Filmographie  
chronologique 177

Portrait d'un mythe :  
le mauvais garçon  
de charme 209

32 27

**Jean-Paul  
Belmondo**  
par  
**Robert Chazal**

DL - 26 10 1971 - 19719



No 13  
163

**Jean-Paul:**  
**un**  
**jeune homme**  
**à la hauteur**  
**de ses rêves**





La légende le dispute à la réalité dans le vie de Jean-Paul Belmondo. Parfois, il le regrette, mais, le plus souvent, il laisse faire. En 1963, un petit livre a été publié où sa vie était racontée à la première personne. Cette prétendue autobiographie, il la désavoue en partie mais elle a été diffusée tout de même.

«Ce qu'on a imaginé à mon propos m'a parfois agacé, mais, finalement, ce personnage inventé a le don de plaire. Alors, pourquoi dire le contraire? On a fait de moi un aventurier, un voyou sympathique : sans doute pour que je ressemble au personnage d'*A bout de souffle...*»

Cela est bien vrai : l'inconscient collectif s'emploie à fabriquer, pour le compte de ceux qui deviennent des vedettes, une jeunesse et des débuts de carrière plus en rapport avec leur mythe que conformes à la réalité. Pourtant, cette vérité est, dans le cas de Belmondo tout aussi pittoresque, tout autant pleine d'enseignements. Alors, pourquoi ne pas la dire ?

Il est né à Neuilly-sur-Seine, le 9 avril 1933, d'un père sculpteur et professeur aux Beaux-Arts (maintenant membre de l'Institut), Paul Belmondo, d'origine sicilienne, et d'une mère artiste-peintre. Un frère était déjà né, Alain, devenu régisseur de cinéma après avoir été technicien au Sahara. Une sœur, Muriel, arrivera plus tard. Elle est maintenant danseuse en renom. Au cours d'une tournée aux Etats-Unis, la délicatesse de ses traits a surpris les Américains, très impressionnés par le nez épaté de Jean-Paul.

Tout jeune, il passe des heures dans l'atelier de son père, qu'il regarde sculpter. Il lit aussi des poèmes pour sa mère, mais déjà ses recueils de vers sont truffés de portraits de sportifs. Chaque dimanche, son père l'emmène, avec son frère, au musée du Louvre. Il en a gardé l'habitude. Quand il va tourner un film à l'étranger, il profite de ses loisirs pour visiter les musées locaux. Le goût ne se perdra pas dans la famille.



**Buste de Jean-Paul  
à quatre ans,  
par Paul Belmondo.**

C'est maintenant ses petits-enfants que Paul Belmondo emmène au Louvre.

Mais Jean-Paul, bon fils, n'est pas un élève brillant. A l'école de la rue Henri-Barbusse d'abord, puis à l'école Alsacienne de la rue Notre-Dame-des-Champs, il a la réputation d'un cancre. Peut-être parce que sa mère l'accompagne souvent au cirque (où il s'ébahit devant les clowns), il fait le pitre. Il chahute. Il se bat. Il est renvoyé.

Un test — nouvelle trouvaille des éducateurs de l'époque — révèle à sa famille qu'il est instable, distrait et « pas plus doué pour l'effort intellectuel que pour le travail manuel ». Son père dira plus tard que Jean-Paul faisait l'imbécile exprès, qu'il était déjà, de bonne heure, un merveilleux comédien. On le voit ensuite à Louis-le-Grand, à Henri IV, à Montaigne, après un séjour en Auvergne, à Allanches, où il est allé soigner une primo-infection.

Au cours Pascal, dans le XVI<sup>e</sup>, une boîte à bachot, il se signale par son ardeur à se bagarrer, au Bois de Boulogne, contre les élèves de Janson-de-Sailly (c'est là qu'il eut le nez cassé) et aussi par ses qualités de «goal» au football. Mais, de baccalauréat, pas question. Il sort déjà souvent et, pour rassurer sa mère, lui dit qu'il va au cinéma. En réalité, il court à l'Avia-Club, gymnase sis derrière la porte Saint-Martin, où l'on forme des boxeurs. Il y rencontre Maurice Auzel, bon pugiliste, qui deviendra plus tard sa doublure cinématographique et dont il souhaite qu'il soit, un jour, acteur.

Jean-Paul, poids welter apprécié pour son allonge et la puissance de ses coups, n'est pas particulièrement efficace lors de ses premières exhibitions. A Vitry, il se fait traiter de grande saucisse, d'araignée, de sauterelle. Pourtant, il est — déjà — heureux d'être le point de mire d'une salle.

Paul Belmondo, bien qu'ignorant en partie les exploits sportifs de son second fils, se désole. Il le fait alors engager comme magasinier dans une petite entreprise de la Place Clichy. Puis, soudain, le cancre-boxeur-goal déclare qu'il veut devenir comédien. En souvenir des clowns de l'enfance, peut-être aussi à cause des vacances passées à Clairefontaine, où il montait des pièces avec les gamins du village.

### **Vache enragée et rêves flous**

Paul Belmondo confie alors son fils à un ami, André Brunot, ancien doyen de la Comédie-Française, que Jean-Paul a eu l'occasion d'admirer sur scène. Résultat catastrophique. L'apprenti comédien annonce une fable de La Fontaine : «Le savetier et le financier». «Jean-Paul n'a aucune disposition pour l'art dramatique» écrit Brunot au sculpteur.

Cette fois, pourtant, Jean-Paul s'obstine. Il se présente à un autre professeur, Raymond Girard, et donne une scène du «Cid», en y interprétant deux rôles, celui du Comte et celui



**Au sortir d'une répétition de  
« La Reine Blanche ». Jean Paul  
vient d'avoir ses dix-neuf ans.  
(Coll. René Chateau.)**

de don Diègue. Il change de voix à chaque réplique. Raymond Girard le reçoit à son cours.

Six mois plus tard, tout en continuant à boxer, Jean-Paul est auditeur libre au Conservatoire d'Art Dramatique. Il y devient l'élève de Pierre Dux. Il n'habite plus chez ses parents ; il partage un atelier avec des copains, d'abord et surtout Jean-Pierre Marielle, qui lui prête ses costumes. Elodie (1), danseuse professionnelle de be-bop (1 500 F de l'époque par soir) au Club Saint-Germain, est entrée ou va bientôt entrer dans sa vie. Ils se sont rencontrés rue Saint-Benoît, à « L'Echaudé », avec Jean-Pierre Cassel, Jean-Claude Brialy, Voldemar Lestienne. Plus tard, un garçon maigre, aux lunettes très foncées, se joindra à eux : Jean-Luc Godard. C'est l'époque de la vache enragée, des rêves sans contours.

Sur la comédie, Jean-Paul a déjà ses idées. Avec son copain Guy Bedos, il s'est essayé à animer des camps de vacances, à Amélie-les-Bains entre autres. Tournées minables d'une troupe de cinq acteurs avec au programme, « Mon ami le

cambricoleur». Fiasco partout et retour à Paris dans un camion à farine.

Jean-Paul récidive néanmoins avec Guy Bedos : une tournée avec «La Petite hutte». Il joue le rôle du nègre et ne se lave pas après les représentations. Les deux compères s'exhibent aussi dans des cafés et «le nègre» y fait la quête. Au Conservatoire, Jean-Paul est du clan des indisciplinés : Jean-Pierre Marielle, Bruno Crémer, Jean Rochefort. Annie Girardot n'est pas loin, avec qui Jean-Paul courra la province et jouera la «Médée» d'Anouilh à l'Atelier.

Michel Beaune, un autre de ses condisciples au Conservatoire, raconte que Jean-Paul se suspendait aux rideaux de la scène ou s'amusait à sauter du balcon sur le plateau. Pierre Dux se fâche. Il est encore plus furieux quand Jean-Paul, à qui il demande quelles sont ses lectures, répond : «L'Equipe». Ce n'est pas tout. On le surprend en train de jouer au football avec le sac de Madame Dussane et on assure qu'il boit du gros rouge, au foyer de l'Opéra, en compagnie de Marielle.

### **Un physique ingrat...**

C'est l'époque, rappelle Michel Beaune, où Jean-Paul est figurant, pour 25 000 F par mois, à la Comédie-Française et où, pour sa première pièce dite de boulevard, à la Gaité-Montparnasse, il joue... une concierge dans «Crinolines et guillotine». Pierre Vernier, autre compagnon du Conservatoire, se rappelle les tournées avec Michel Galabru et surtout cette représentation (à Barentin) de «Georges Dandin», où Belmondo et Vernier jouent fort bien les deux premiers actes mais sont incapables d'aller plus loin, dans l'ignorance qu'ils sont de l'existence d'un troisième acte (2).

(1) Elodie s'appelait Renée Constant. Jean-Paul l'a baptisée Elodie en souvenir d'une pièce de Tristan Bernard, «L'Ardent artilleur», qu'il avait jouée et où il y avait un professeur de morale nommé Elodie.

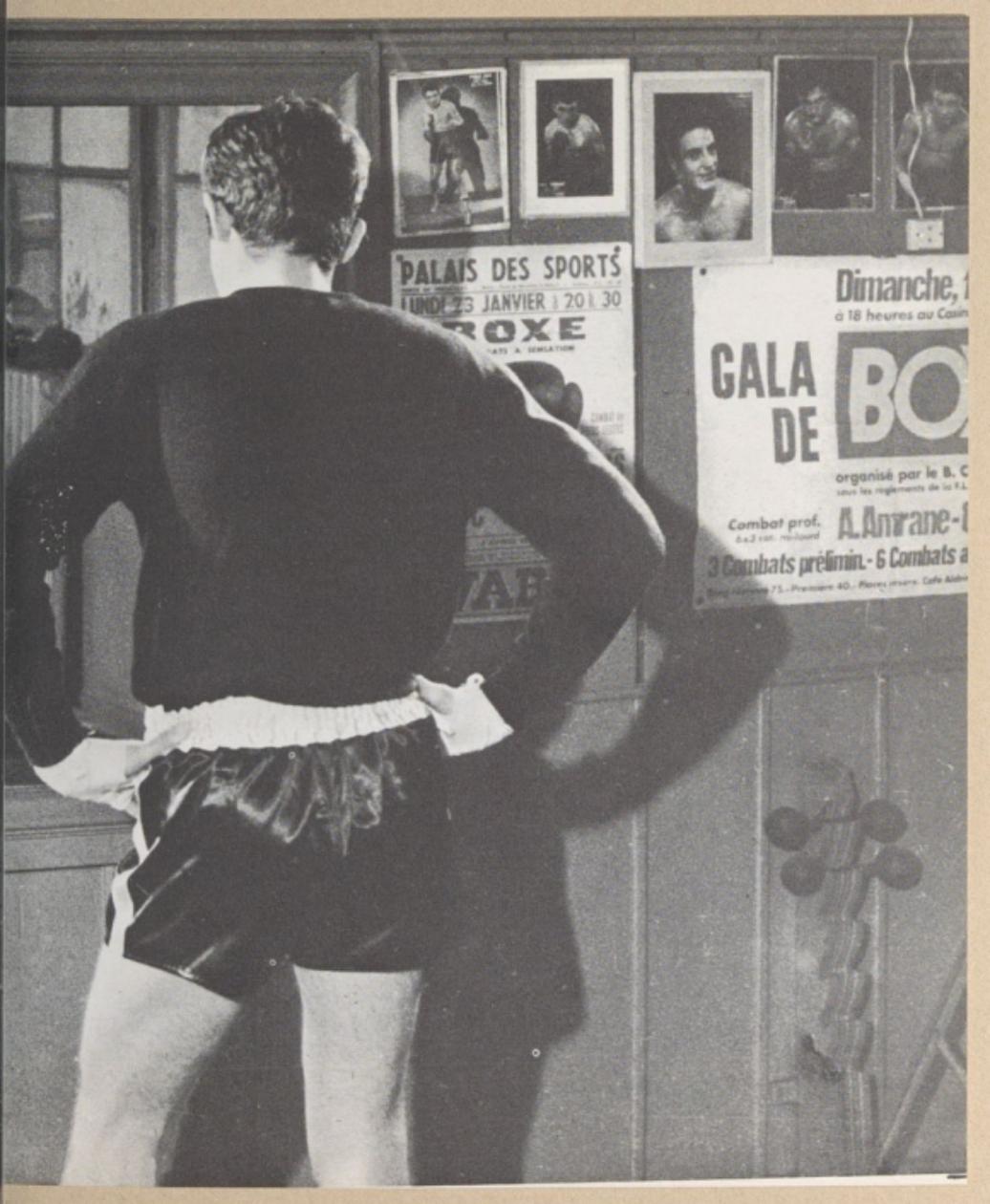
(2) C'est aussi l'époque (1953 ou 1954, il ne se rappelle plus très bien) où il tourne son premier film intitulé «Molière», et qui est un exercice d'élève, sans plus.



**POPULAIRE GALA WINTERVELODROOM GENT** MAANDAG 8 OCTOBER 1962  
**DE GROTE INTERNATIONALE VEDETTEN**  
**ARENS CALLIAU** tegen **BEN BUKKER**  
10-3 tegen 10-3  
20 KAMPEN 16 OVERWINNEN 2800 2 DEERBLADEN  
10 OVERWINNEN 1 RING 1 BLOEDLAAZ - BEERDEN KAND  
Organisatie: **FRANZ RE**  
**ELST... GARTNER**  
**VEN... RELLIN**  
**MARCEL VANDERVEKEN**  
Populaire Prijzen:  
30-50-60-100-125  
de 3 eerste rijen: Ererins: 150%



Les rings baignés dans une lumière crayeuse,  
les salles de boxe passionnent  
Jean-Paul à ses débuts. (Coll. Robert Chazal.)



**PALAIS DES SPORTS**  
LUNDI 23 JANVIER 1920 à 30

**BOXE**  
MATS A SENSATION

**Dimanche, à 18 heures au Casino**

**GALA DE BOXE**

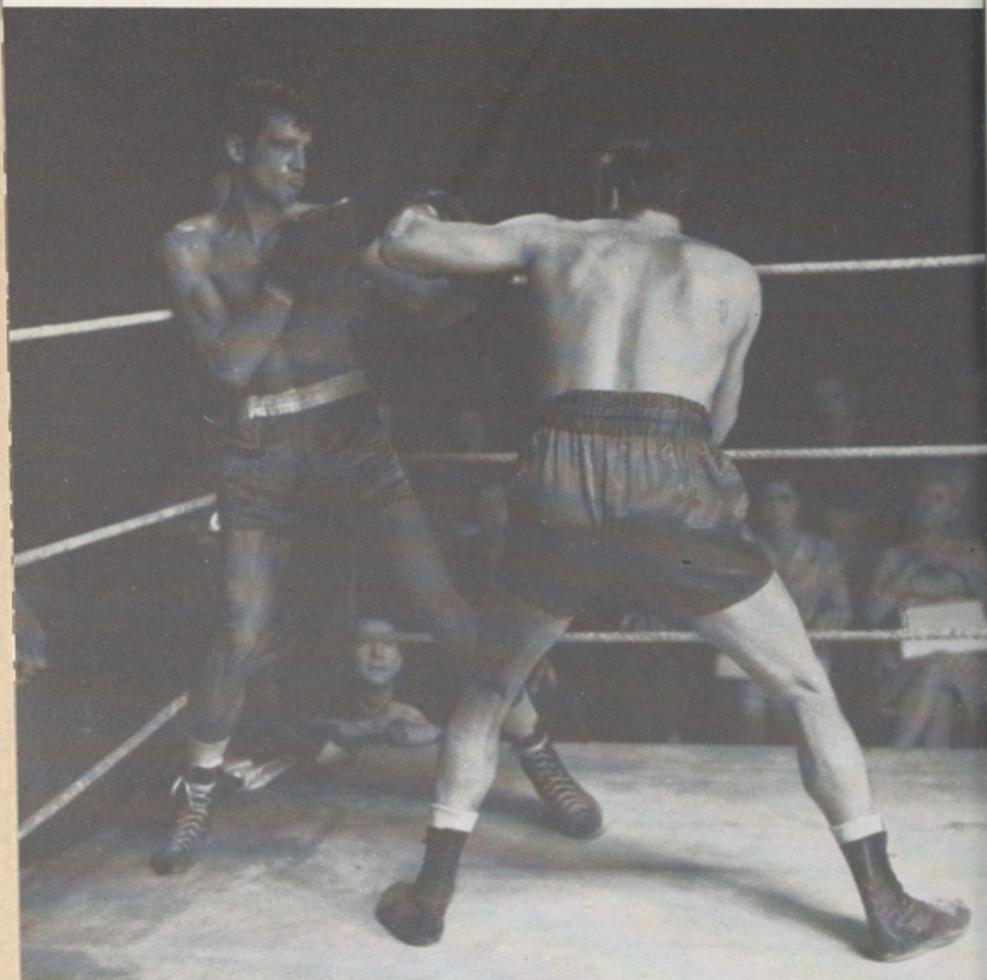
organisé par le B. C.  
selon les règlements de la F.I.

Combat prof.  
6 x 3 min. 100-livres

**A. Antrane-1**

**3 Combats prélimin. - 6 Combats a**

Boxe 75 - Pressoir 40 - Plaque 1000 - Café 1000



**Match amical Jean-Paul-Maurice Auzel. (Comacico-René Chateau.)**

«J'ai eu une bourse, rappelle Jean-Paul. Avec des copains, nous avons loué un studio à Denfert-Rochereau. Pour nous détendre, nous allions au Dôme... refaire le monde, surtout celui du spectacle... Il fallait gagner sa croûte, c'est-à-dire jouer, jouer. Ainsi, j'ai été le jeune épicier violé par Parysis dans «La Reine blanche» au Théâtre-Michel. C'était en 1952. Je gagnais 600 F par soir... J'ai fait pas mal de tournées, en plus de celle de «La Petite Hutte». J'ai joué dans «L'Avare» avec Annie Girardot, «Le Malade imaginaire», «La Locandiera»...

Mais, de ce Conservatoire, il faut sortir avec un prix pour que cela serve à quelque chose. Jean-Paul, dont tout le monde s'accorde à dire qu'il est un peu fantasque mais plein de talent, présente, le 5 juin 1956, «Amour et piano» de Feydeau. Hasard ou malice, deux répliques claquent au nez des jurés dans la scène qu'il a choisie :

— Etes-vous passé par le Conservatoire ?

— Non. Je suis passé devant.

La salle hurle de rire. Le jury fait la grimace. Le premier prix attendu et mérité se transforme en accessit. C'est le chahut. Belmondo, battu mais triomphant, sort du Conservatoire porté sur les épaules de ses amis admiratifs. Le moment est exaltant, mais les lendemains sont difficiles.

C'est avec «La Mégère apprivoisée», de Jacques Audiberti, adaptateur inspiré de Shakespeare, que, le 10 octobre 1957, à l'Athénée, commencent vraiment les affaires sérieuses. Jean-Paul joue Biondello et, pour la première fois, on le remarque vraiment. Quelques mois plus tard, il a son premier grand succès, à l'Athénée encore, dans «Oscar» de Claude Magnier.

Les gens de cinéma commencent à s'apercevoir de son existence. René Clair le voit dans «La Mégère apprivoisée» et trouve qu'il a des qualités, *mais un physique difficile pour le cinéma*. Comme quoi, l'expérience ne sert à rien : ce prétendu

manque de photogénie avait-il gêné Michel Simon, par exemple, que Jean-Paul imitait si bien, à Saint-Germain-des-Prés, devant Cassel, Brialy et les autres? (Jean-Paul jouait, pour rire, la scène des Mimosas dans «Drôle de drame». Et, la bouche de guingois, il bredouillait, exactement comme Michel Simon : «Mes petits mimosas... mes chers petits mimosas».)

«Beaucoup de gens, beaucoup de producteurs sont venus me voir à l'époque, dit Jean-Paul, mais ça n'a jamais donné de résultats. Chaque fois que j'ai fait des bouts d'essai, ça a été l'échec : avec Louis Malle, pour «Ascenseur pour l'échafaud»; avec Clouzot, pour «La Vérité» (encore que l'on raconte que, dans ce cas particulier, c'est Elodie, jalouse, qui avait fait échouer le projet, par peur de Bardot.)»

«Personne ne voulait de moi, poursuit Jean-Paul. Pour «Classe tous risques», le producteur devait même dire, un peu plus tard, qu'il voulait bien n'importe qui sauf Belmondo. Il fallut l'insistance de Claude Sautet, de Lino Ventura et José Giovanni pour que je tourne le film. Le producteur, en réalité, souhaitait engager Félix Marten ou Dario Moreno... »

Mais si René Clair n'a pas voulu de lui au moment de «La Mégère apprivoisée», en 1957, c'est pourtant cette année-là qu'il tourne ses premiers films, dans de tous petits rôles, il est vrai. C'est «A pied, à cheval, en voiture» de Maurice Delbez, dont Noël-Noël est la vedette. Avec ses copains Jean-Pierre Cassel et Jean-Pierre Joubert, il joue deux scènes. Dans la première, il vend un «sonotone» à Noël-Noël; la seconde, où il est à Vespa avec les autres, sera coupée. D'ailleurs, dans la documentation, il figure sous le nom de Balmondo. Première déception, suivie d'une petite tournée théâtrale. Puis, retour au cinéma : deux films de Marc Allegret, un autre d'Henri Aisner.

Avec Marc Allegret, grand découvreur de talents, c'est



Jean-Paul et son frère Alain. (Coll. René Chateau.)

« Sois belle et tais-toi » (pour 3600 F de l'époque, par jour). Mylène Demongeot et Henri Vidal, dont Jean-Paul devient l'ami, en sont les vedettes. Il y a un autre débutant dans la distribution, Alain Delon. Puis, toujours pour Marc Allegret, « Drôle de dimanche », avec Danielle Darrieux, Bourvil et Arletty. Le film d'Henri Aisner c'est « Les copains du dimanche », resté inédit jusqu'à son passage à la sauvette sur les écrans de la télévision, quatorze ans après.

Puis, c'est l'aventure des « Tricheurs », de Marcel Carné. Nouvelle démonstration de ce que les essais ne conviennent pas à Belmondo. Il se trouve, après plusieurs jours, seul, en

finale, contre Laurent Terzieff, qui l'emporte. Alain Delon, de son côté, est éliminé au bénéfice de Jacques Charrier. Jean-Paul, toutefois, plus heureux qu'Alain, se voit confier un petit rôle (4 000 F par jour). Elodie, qui est déjà mère de leur première fille, Patricia, tourne aussi dans le film. Elle y danse le be-bop comme au Club Saint-Germain, où elle a rencontré Jean-Paul. Le couple habite rue Victor-Considérant, dans le même immeuble que les parents de Jean-Paul.

Pourtant, Jean-Paul remporte un énorme succès personnel au Théâtre La Bruyère dans «Trésor-Party», de Bernard Régnier. Le soir de la générale, le 25 février 1959, il est longuement acclamé par une salle enthousiaste. Un critique écrit : «En scène pendant une heure et demie, tour à tour désinvolte, ironique, habité par un authentique et pur talent, il a reçu du public le plus difficile du monde ses galons de grand comédien.» Tout le monde est d'accord pour dire que Jean-Paul Belmondo est, à 26 ans, la révélation de l'année. Un jeune premier d'une force comique irrésistible dont «le théâtre a tant besoin». Mais c'est le cinéma qui va l'accaparer.

## **Deux inconnus bouleversent le cinéma français**

Henri Vidal le fait engager dans «Mademoiselle Ange», une comédie onirique de Geza Radvanyi, dont Romi Schneider est la vedette féminine. Jean-Paul est le mécano-mentor d'Henri Vidal, et ce petit rôle le fait déjà remarquer par la critique de cinéma. Il tourne encore un court-métrage de Jean-Luc Godard, «Charlotte et son Jules» (1). C'est Godard qui lui signale que Claude Chabrol cherche quelqu'un pour jouer, dans «A double tour», le rôle auquel Jean-Claude Brialy, couvert de boutons, doit renoncer. Jean-Paul va voir tout de

(1) Jean-Paul Belmondo, retenu par l'armée, en Algérie, au moment de la post-synchronisation, est doublé par Jean-Luc Godard.



Jean-Paul Belmondo et Jean-Paul Roussillon  
dans « Molière », film-essai datant de 1953.  
(Coll. René Chateau.)

suite les frères Hakim, producteurs du film. Ceux-ci ne sont pas séduits, loin de là, par ce grand garçon au faciès de boxeur et à l'allure par trop désinvolte. Mais Chabrol insiste. « Pendant le tournage d'*A double tour*, se rappelle Jean-Paul, ça n'était pas la grande confiance. Tout le monde avait peur, sauf Chabrol, bien sûr ».

Confiance en tout cas de la part de Godard, qui surveille son futur interprète d'*A bout de souffle*, tourné tout de suite après. Cela fait de 1959 une grande année cinématographique pour Jean-Paul, avec aussi « Classe tous risques ».

« A bout de souffle », c'est la grande aventure. Pour Belmondo. Pour Godard. Pour le cinéma français, qui ne sera plus le même après qu'avant. « Ils s'y étaient tous mis, dit Jean-Paul. Ça n'était pas facile de faire financer un film réalisé par un inconnu, avec, pour vedette masculine, un autre inconnu, moi, et pour vedette féminine Jean Seberg, comédienne américaine à qui un échec précédent avait porté préjudice. Il fallut le nom de François Truffaut (1) pour le scénario et la supervision théorique de Claude Chabrol pour que le producteur Georges de Beauregard se lance. » Le tournage est surprenant. Jean-Paul découvre avec ravissement la liberté au cinéma. « Bien diriger un acteur c'est, pour un metteur en scène, lui offrir une bonne situation et, ensuite, bien placer sa caméra. On ne donne pas des intonations à un acteur. Le cinéma a évolué (surtout depuis Godard et Lelouch). La direction d'acteur très stricte, c'est vieux jeu. Un comédien voit son rôle, le sent, le compose dans sa tête... Tout le reste, c'est de la vieille littérature ».

(1) Truffaut raconte qu'il allait voir les « rushes » à la demande de Godard, parce que ça n'allait pas très bien avec Jean Seberg et le producteur de Beauregard, qui manquaient de confiance. « Seul Belmondo était très confiant » dit Truffaut « parce qu'il est intelligent. » Et Truffaut trouvait les rushes sensationnels. Cf. « Jean-Luc Godard » par Jean Collet. « Cinéma d'aujourd'hui ». Ed. Seghers.



Cet ouvrage,  
a été imprimé  
sur les presses  
de Offset-Aubin, Poitiers,  
D.L. 4<sup>e</sup> trimestre 1971

N° d'édition : 155

N° d'impression : 3484

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

